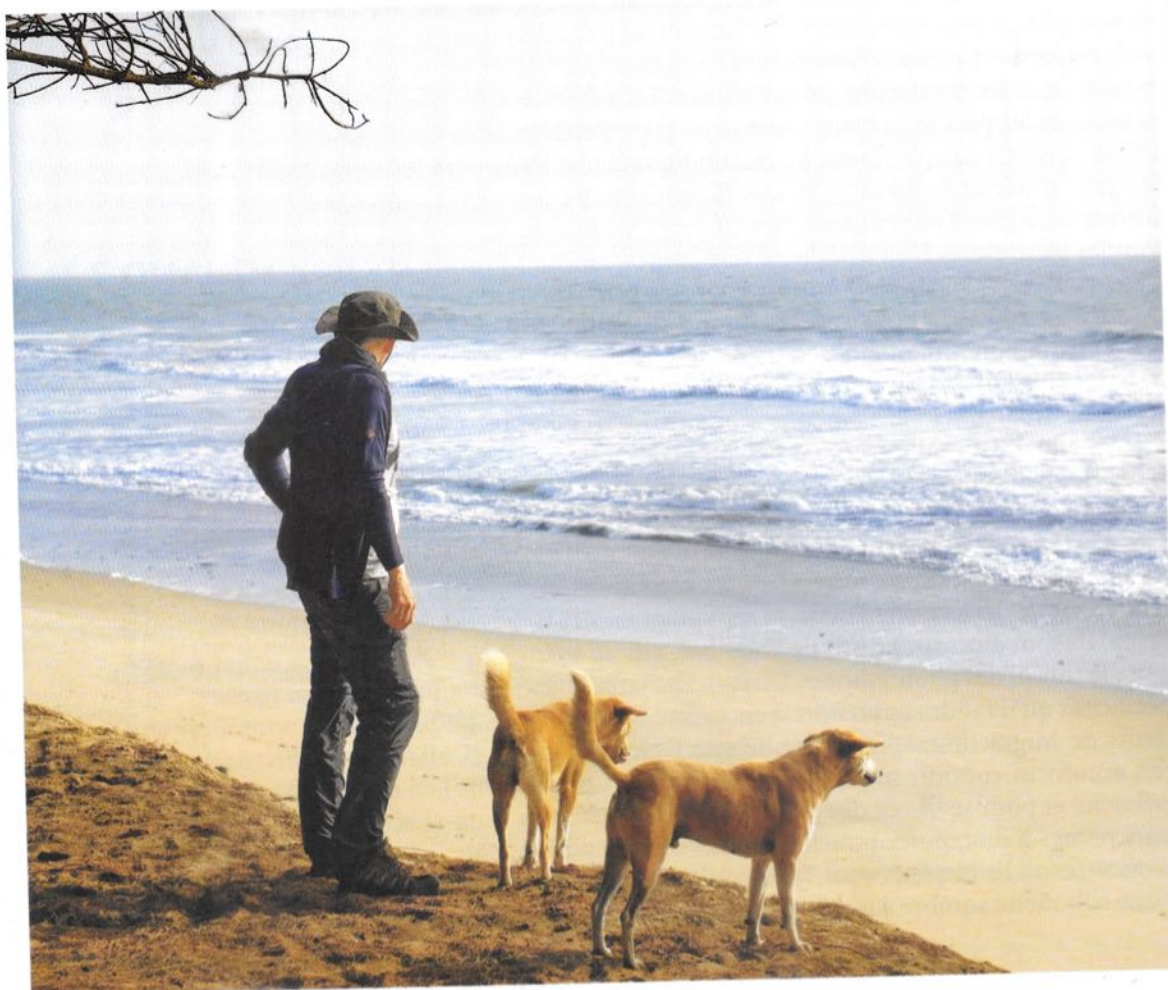


Texte Cédric Chambin

Un voyage en Casamance

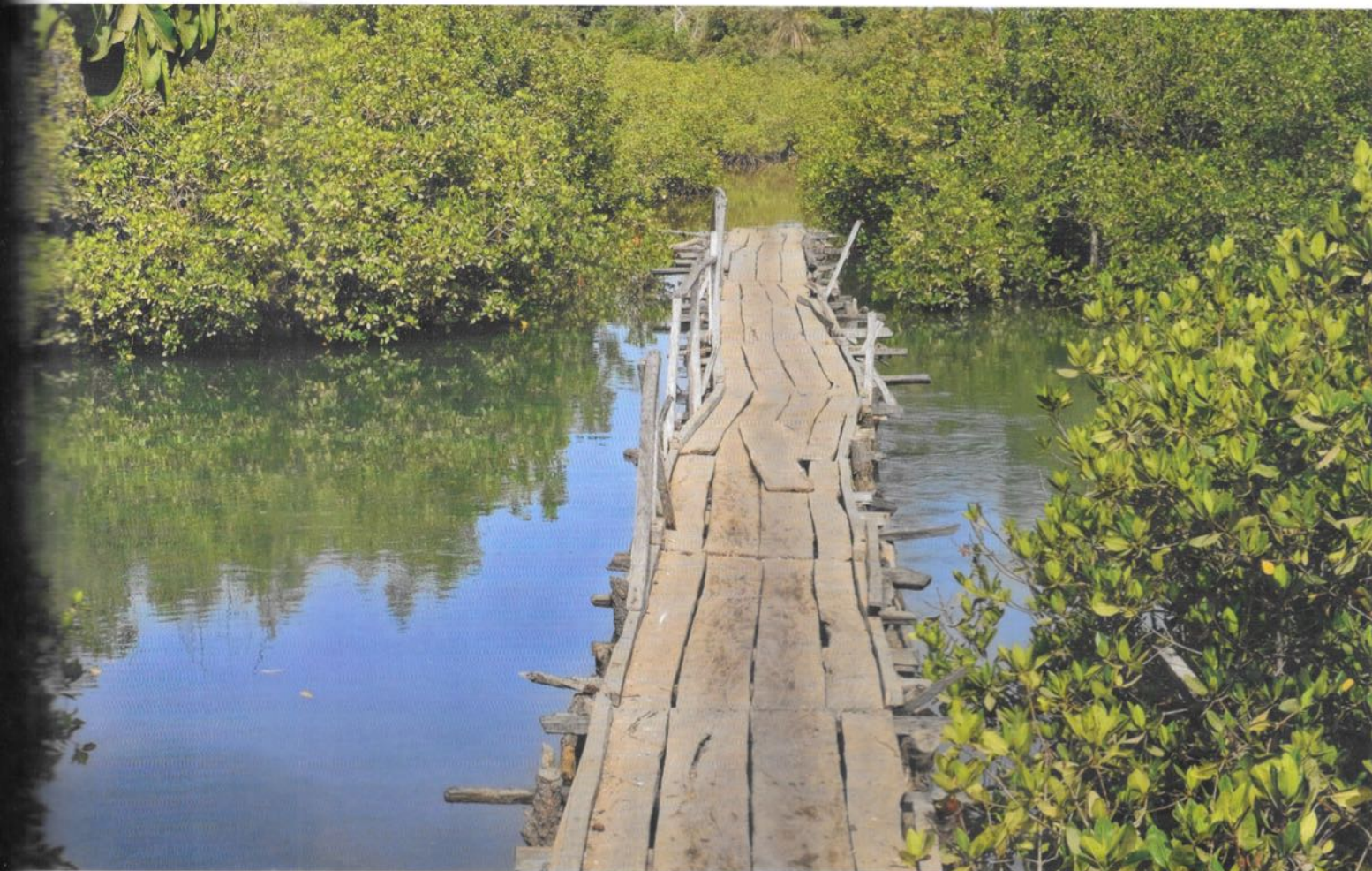
Enclavée au milieu du Sénégal, la Gambie s'étend sur trois cents kilomètres le long du fleuve éponyme. Une ancienne colonie britannique qui scinde géographiquement le Sénégal en deux. Située en dessous, isolée, la Casamance a longtemps été secouée de revendications indépendantistes avant d'être aujourd'hui pacifiée.



Nous franchissons la frontière pour entrer au Sénégal. Notre chauffeur coupe le moteur au milieu de la route, éteint les phares et nous invite à sortir, passeports en main. La nuit est d'un noir d'encre. Une voix caverneuse venue de nulle part nous demande d'avancer. Nous marchons jusqu'au seul réverbère du coin qui, obstrué par les feuilles d'un manguier, ne diffuse qu'un mince filet de lumière vertical. Un militaire bodybuildé nous rejoint, fusil d'assaut sur la poitrine et paire de lunettes de soleil sur le nez en plein milieu de la nuit. Il contrôle nos papiers. Comment ?... Mystère. Dans le ciel, des chiroptères de bonne envergure virevoltent en poussant des cris stridents de charnières rouillées. Le contrôle terminé, le Schwarzenegger sénégalais nous informe que le poste frontière est fermé. Mais il nous invite à nous rendre au domicile du douanier pour nous arranger le coup. Un villageois nous guide à travers le hameau d'où s'élèvent des chants religieux. Nous passons par une école coranique improvisée dans une ruelle où un prêcheur vocifère devant un parterre de gamins. Nous nous fauflons dans son dos en nous excusant sans que le religieux ne se formalise. Le garde-frontière nous reçoit chez lui en espadrilles et la brosse à dents dans la bouche. Sans besoin de bakchich, il tamponne les passeports et nous souhaite un bon séjour au Sénégal. Après quarante minutes de massage africain sur les routes cabossées, le taxi nous dépose à l'Atlantic Abéné, où nous attend le propriétaire des lieux, Patrick. Il sera notre guide ornithologique pendant une semaine. Nous sommes parés, impatients d'en prendre plein les jumelles.

Dimanche. Aux premiers rayons du soleil, c'est un orchestre aviaire qui s'ouvre sur les deux hectares du domaine. Les premiers à chanter sont les bulbuls des jardins. Ils sont vite relayés par les touracos gris. Des oiseaux aux caquètements puissants qui, dès l'aube, aiment inspecter leur territoire. Ils commencent par le baobab au pied duquel astrilds queue-de-vinaigre et cordonbleus à joues rouges font équipe pour fouiller le sol. Ils survolent ensuite la forêt de filaos sous laquelle un martin-chasseur à poitrine bleue s'est perché à portée de notre objectif. Quand le cri d'un singe nous fige sur place. Nos yeux détaillent une à une les lodges individuelles dispersées sur le terrain. Aucun primate.

*La plage d'Atlantic Abéné, au cœur de l'aire marine protégée d'Abéné, et chiens laobé.
La mangrove à la frontière gambienne.
© Pauline Bugeon*





Patrick, désigne le coupable : un coucal du Sénégal se dandine nonchalamment du côté du jardin. Un potager bio qui fournit en légumes frais le restaurant où s'active Pierrette, la mère de Patrick.

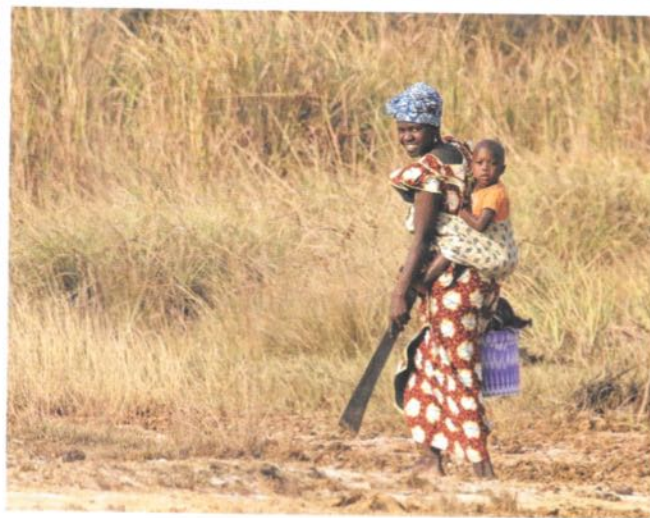
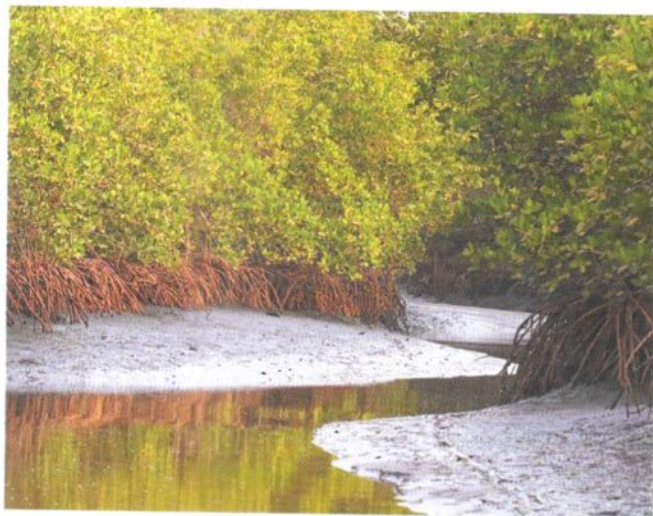
Notre guide nous invite pour une première excursion autour d'Abéné. Sous l'escorte spontanée de ses deux chiens de garde, des laobés typiques du Sénégal, nous explorons la plage où s'est réunie une colonie de vautours charognards. Des oiseaux silencieux qui se nourrissent d'animaux tués sur les routes mais surtout d'insectes. Plus loin, des vaches ndama ruminent allongées sur le sable. On les retrouve en liberté partout jusque dans les rues de Dakar. Résistantes aux maladies inoculées par les tiques, ces bovidés sont les rares capables de survivre en Afrique de l'Ouest. En une seule matinée, nous comptabiliserons cinquante espèces d'oiseaux : amarantes, rolliers, choucadors, goloneks, etc.

Lundi. Dans le rétroviseur, le nuage de poussière soulevé par le passage du 4x4 fait disparaître le village d'Abéné. La brousse s'étend à perte de vue devant le capot. Nous traversons plusieurs villages, chacun marqué par un fromager ; un arbre centenaire aux proportions démesurées. Aussi appelé piroguier, sa volumineuse tige ligneuse permettait autrefois de tailler d'une seule pièce les pirogues traditionnelles. À ses branches pendent des grappes de nids abritant plusieurs milliers de tisserins.

▲ *Martins-pêcheurs pies ou alcyons pies.*
© Alain Mauviel

► *Jacana africain et tortue. Mangrove. Femme portant son enfant.*
© Alain Mauviel

Après trente minutes en 4x4, la route s'interrompt brusquement. Nous sommes à la réserve ornithologique de Kassel. Une pente de terre sablonneuse descend jusqu'à un bassin naturel. Quelques mètres à l'écart du rivage émerge de l'eau un imposant mur végétal : la mangrove. Une véritable forteresse de palétuviers dont les racines tortueuses s'enchevêtrent les unes avec les autres, semblant interdire tout passage. Nous observons avec émotion cet écotone sauvé de l'extinction. Un tiers des 200 000 hectares de mangrove avait été coupé. Alertés par cette déforestation aveugle, des associations soutenues par des fonds internationaux ont replanté ici 150 millions d'arbres, faisant de cette mangrove le plus grand chantier écologique de la planète. Une action qui offre aujourd'hui de nouveaux habitats aux poissons et impacte directement contre le réchauffement climatique en absorbant des millions de tonnes de carbone.



Patrick engage son embarcation à travers ce dédale végétal. Deux colombar s'envolent sous nos yeux. Des pigeons dont le plumage vert offre un camouflage parfait dans cette forêt. Nous empruntons un boyau étroit pour rejoindre un large cours d'eau qui serpente au cœur de la réserve. Notre guide pointe son doigt vers la proue. Au loin, un jabiru d'Afrique patauge au milieu

du chenal. Ce grand échassier blanc coiffé d'une cagoule noire et flanqué d'un bec coloré est en chasse. Il ne faut surtout pas bouger. Cette cigogne africaine est farouche. Notre embarcation dérive lentement dans sa direction. Le jabiru sort un poisson de l'eau et le défait sans attendre avec son étrange bec inversé. Nous posons appareils photos et jumelles pour savourer cet instant de nature

authentique, immergés dans cette forêt aquatique où seuls des baobabs aux troncs ventrus se hissent au-dessus de la canopée.

Notre guide nous emmène ensuite à la rencontre de balbuzards, courlis et martins-pêcheurs géants dont il connaît les spots préférés. Nous avons aussi le privilège d'observer un superbe rapace portant un masque rouge. Un membre de la



▲ Corvinelle à bec jaune. © Pauline Bugeon

famille des vautours qui, s'il ne dédaigne pas les charognes, consomme essentiellement les noix de palmiers à huile. Ce qui lui a valu le nom insolite de palmiste africain.

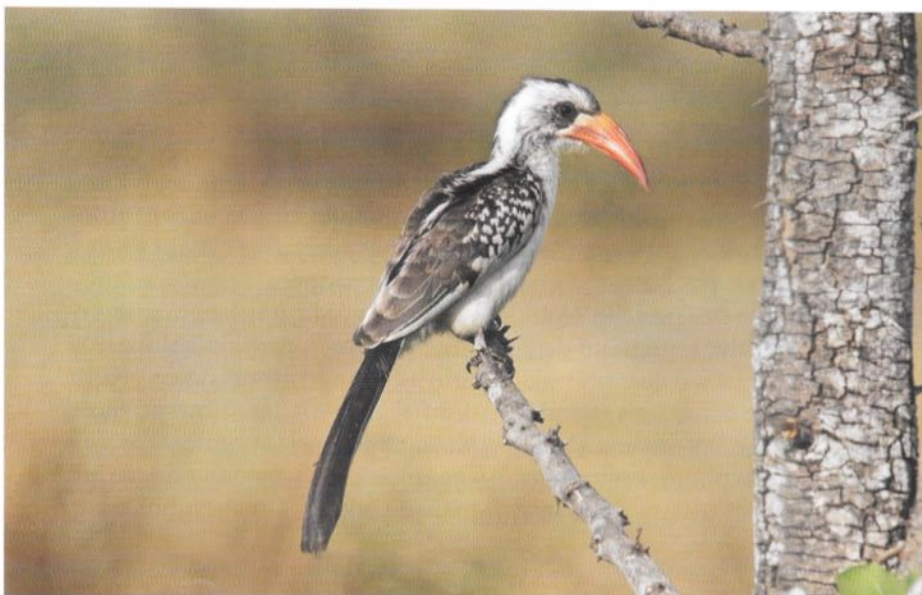
Profitant de la marée basse, nous explorons à pieds une partie émergée de ce biome singulier. Panique immédiate chez les crabes violonistes occupés à filtrer le sol. Ils se carapatent aussitôt dans leur abri. Autour de nous, dans les arbres, des

singes verts cherchent des fruits. Capturés illégalement pour devenir animaux de compagnie et dérangés par les activités humaines, les primates ont quitté la brousse pour ces mangroves où ils trouvent un peu de répit.

Dans les dédales verdoyants, alors que nos yeux sont rivés sur un alcyon pie en plein déjeuner, Patrick murmure: héron goliath ! Nous scrutons la végétation... Rien. Le guide insiste:

il est là !... pourtant, impossible de voir le plus grand des hérons. Et pour cause, immobile, ses scapulaires grises rendent l'oiseau indétectable parmi les palétuviers. Le bateau qui a dérivé nous a rapproché de lui sans que l'on s'en rende compte. L'oiseau redresse la tête terminée comme un poignard... Vu ! Mais l'observation est furtive. L'oiseau déploie ses ailes d'une envergure de plus de deux mètres et décolle. Nous le suivons du regard jusqu'à des îles couvertes de nids de pélicans gris. Avec leurs trois mètres d'envergure, ces géants atterrissent et décollent dans un ballet aérien permanent, tout en se chamaillant et en poussant des grognements bien peu mélodieux.

Les deux jours suivants, accompagné de son fils Noé, Patrick nous guidera dans les rues boisées du village voisin de Kafountine où l'on rencontrera youyous du Sénégal, guépriers nains et souimangas. Sur le chemin, nous croisons aussi des rolliers d'Abyssinie qui semblent étrangement bien s'accommoder de la proximité des hommes.





▲ Lézard margouillat. © Pauline Bugeon



Martin-chasseur à poitrine bleue. © Pauline Bugeon ▲

Jeudi. À Niararang, nous arpentons un verger d'anacardiers dont les pommes de cajou sont autant appréciées des habitants que des tisserins. Un fruit jaune sucré sous lequel pend une coque qui donne la noix de cajou. La plantation conduit à une mangrove, abritant des crocodiles du Nil, que l'on traverse à pieds. Quart d'heure frisson. Notre guide évoque l'époque de la colonisation portugaise où les eaux de Casamance étaient infestées de milliers de crocodiles. Exterminés, les rares survivants étaient ceux qui craignaient l'homme. Héritage génétique transmis à leurs descendants ?... La région n'a

◀ Calao à bec rouge. © Alain Mauviel

▼ Fromager. © Alain Mauviel



recensé aucune attaque ces dernières décennies. Mais pour cette fois, dans la forêt aquatique, nous ne croisons que des jacanas sautillant sur les nénuphars. Nous atteignons l'estuaire qui sépare le Sénégal de la Gambie. Véritable carte postale, ses plages de sable blanc sont désertes jusqu'à l'horizon. Dans les remous bouillonnants du chenal sautillent des poissons yaboyes. Obsédée par ce déjeuner à portée de bec, une aigrette des récifs va et vient sous notre nez, indifférente à notre présence. Plutôt préoccupée par les sternes caspiennes qui plongent en piqué dans l'océan pour lui subtiliser son repas. Sur la plage nous observons quantité d'espèces de limicoles, des courlis aux gravelots à front blanc. Nous achèverons notre séjour en croisant l'œdicnème du Sénégal dans les dunes sauvages du littoral.

Le déclin des zones humides de Casamance a été contré. Mais la savane comme les forêts et le littoral sont toujours menacés par la déforestation, la pollution plastique et la disparition de sa faune. L'État commence à agir contre l'exploitation intensive et souvent illégale du bois à destination de l'Asie. Faire un voyage en Casamance pour observer la faune donne du poids à la préservation de son environnement. Aujourd'hui, dans une Afrique parfois difficilement accessible, la Casamance se présente comme un havre de paix et une opportunité à saisir pour tous les ornithologues et les amoureux de la nature. ■

Pour en savoir plus voir encart en page 122 : www.atlanticabene.com.